

# LE MENESESTREL

## L'Eurythmie musicale

L'EURYTHMIE musicale est un art nouveau, qui trouve sa place dans l'art du mouvement. Elle est la forme visible des sonorités de la musique, elle découle de l'Eurythmie poétique; qui jaillit comme une source vive et féconde et qui est la forme visible des sonorités du langage. Expliquer l'Eurythmie semble une chose impossible, car un art ne s'explique pas; l'on peut toutefois en donner un aperçu plus ou moins succinct et concret.

L'Eurythmie musicale ne peut se définir et ne s'expose logiquement que par l'Eurythmie poétique, tout comme le rythme poétique d'un poème ne peut s'expliquer pratiquement que par le rythme musical, pris en comparaison dans un morceau de musique, dans une chanson, par exemple, où son expression est très cadencée et très nette, où on peut le découvrir facilement et apprendre à le connaître dans sa simplicité. Car la poésie et la musique vont de pair et sont analogues dans leur principe rythmique: un rythme est à la musique ce qu'un vers est à un poème; le dernier pied d'un vers produit le même effet sonore que la dernière note d'un rythme. Le dernier pied et la dernière note apportent une sensation de repos à l'oreille: c'est le sentiment final qui termine ou une phrase musicale ou une pensée versifiée. Le rythme poétique et le rythme musical sont donc tous deux intimement liés; le rythme s'adressant primordialement à la sensibilité, son étendue et sa répercussion sur l'âme sont des plus subtiles et infinies; par conséquent il est difficile de le déterminer universellement. Nous percevons son existence par l'intelligence du sens émotif et esthétique des choses, plus que par la raison et la logique. Il représente cet élément d'ordre immatériel qui est à la naissance de l'art, élément sensible qui se fait sentir selon son intensité, il aboutit à ce rythme initial, rythme unique, et rythme de perfection qui englobe et harmonise l'art, et qui se résume dans l'Être suprême et infini.

Il en est de même de l'Eurythmie précisée dans ses règles et dans ses principes par le philosophe Rudolph Steiner. Ce nouvel art du mouvement nous apparaît comme une danse et pourrait être rapproché de celle-ci, car il relève de l'élément mystérieux de la chorégraphie, si souvent flétrie dans le cours des siècles et surtout de celui que nous commençons. Mais bien plus, l'Eurythmie sera la réhabilitation de la danse, cet art sacré entre tous, car la danse fut unie intimement au culte des religions et elle émanait de celui-ci. Elle s'exhala pure de ce premier principe en tant que l'âme resaisissait le corps, comme répandue dans un temple divin, car le corps des hommes fut et sera toujours cet instrument suprême, créé à l'instar des dieux, qui s'anime du souffle de l'éternel esprit de qui tout procède.

L'Eurythmie est la transparence perceptible par les yeux de l'âme de cette loi qui transporte l'homme dans le grand rythme unique, et elle apparaît dans la nuit des temps sous divers aspects; ceux-ci s'harmonisent aux forces cosmiques qui conduisent les étoiles et font croître les plantes. Mais l'éveil de la Danse, ou plus judicieusement de l'Eurythmie, qui couvait endormie au sein de l'humanité, s'entr'ouvrit merveilleux, non pas stimulé par la musique, comme on semble le croire, mais par la prosodie; car les langues mortes qui chantaient, plus musicales, autrement mélodieuses et rythmées que les nôtres, possédaient, dans leurs sonorités, des inflexions de voix plus prenantes, lorsque les langues vivantes déversent d'innombrables mots perdus et abstraits: elles en gardent encore et toujours qui sont vrais et vivants, comme ceux des vieilles expressions où l'origine de la race pousse ses ramifications centenaires.

Les Anciens ont pu saisir mieux que nous l'union profonde reliant les sons du langage qui se répercutent comme un écho dans les mouvements de l'organisme humain. La pureté musicale de la prosodie ne s'était pas encore éliminée des sons, et c'est ce chant musical, qui se dégageait d'un poème, que les prêtresses égyptiennes rythmaient de lents mouvements dans les sacrifices, et que les vierges de l'Attique, dans les cortèges grecs, psalmodiaient selon le mode dorien. Là se confondait encore l'origine essentielle de la parole et de la musique, qui se sont comme désagrégées d'elles-mêmes dans le cours des siècles, où subsista la Poésie, ce langage qu'utilisaient les hommes de l'âge d'or; car il est certain que cette humanité, plus proche que la nôtre des sources originelles, avait des perceptions spirituelles plus clairvoyantes que nous de nos destinées. Ce fut là le berceau de la poésie transmise à travers les âges comme un flambeau d'art et de vie; et, par les génies de la Grèce, il répandit les lois de l'harmonie et les règles des nombres; ainsi concordèrent les sonorités cadencées aux évolutions chorégraphiques. Cette métrique de la versification, qui s'enseignait dans les écoles grecques à l'époque de Pythagore et de Platon et qui modulait l'allure des poèmes, se nommait « Eurythmie ». C'est cette eurythmie qui décèle la poésie du langage — comme de la musique — et celle-ci apparaît lorsque le chant de la langue domine l'entendement du discours prosaïque.

C'est alors que la lyre et la harpe, qui se faisaient entendre et mêlaient leurs sons célestes aux sons des paroles des poèmes et des chants qu'elles accompagnaient, c'est alors que l'instrument peu à peu se libéra et que la musique se créa à l'instar de la poésie. De là ressort aussi, de façon semblable, l'Eurythmie musicale de l'Eurythmie poétique. L'Eurythmie ainsi comprise soulève, par son enchantement, le mouvement dans les membres de l'eurythmiste sous l'impulsion de l'âme impressionnée; le son du mot et de la note, spiritualisé, rejoint l'esprit, celui-ci sommeille dans tout être, et

imprime un sentiment qui se meut jusqu'à la danse. Le corps se transforme alors en un réceptacle divin, il vibre à l'unisson comme une lyre accordée.

L'Eurythmie musicale se base sur ces principes avec cette différence que l'Eurythmie poétique nous ouvre le monde extérieur, alors que l'Eurythmie musicale nous renferme au fond de nous-mêmes, nous faisant ressentir ce que nous avons de plus inexprimable, tandis que la musique nous transporte instantanément dans le monde merveilleux de l'irréel. L'Eurythmie musicale est, de par ce fait, plus subtile, car la musique est, parmi les autres arts, plus pénétrante à l'âme, par ce qu'elle a d'immatériel et d'insaisissable qui nous trouble émotivement et envahit pleinement notre subconscient par ces rythmes bien plus compliqués que ceux du langage.

« Danser » de la musique, c'est vouloir traduire par le mouvement du corps cet élément subtil de la musique, et cela paraît toujours un essai superflu pour un musicien de talent. Mais il est de toute évidence qu'un lien sensible relie notre être intime à la musique et qu'il établit une communion de nos organes et de notre esprit ; capter les éléments de cette chose confuse est déterminer de la musique ce que peut en exprimer le danseur ou la danseuse. La musique exalte le sentiment mélodique que tout homme possède, et réveille en lui la puissance rythmique qui le pousse à se mouvoir — comme toute musique de danse, quelle qu'elle soit, porte à danser — lorsqu'elle provoque des émotions, des états d'âme, voire même des visions. Cette évocation que produit la musique est d'ordre psychologique, et cet aspect évocateur est simplement de l'illusion personnelle, le phénomène musical est spirituel comme les sons qui participent d'une origine divine : de là leur portée artistique. La chorégraphie et la danse de ballet, par exemple, ne sont pas la représentation concrète de la musique, elles ne sont, en somme, qu'une technique habile du corps qui s'ingénie, en évoluant, à donner le sens général d'une musique exécutée. La danse inspirée par de la musique devient un art véritable, lorsque la plastique du corps et l'évolution née de cette forme vibrent en harmonie dans la loi de l'univers, pour autant que la musique parvient à la fixer ; car le corps de l'homme, de par la vérité transcendente, a été constitué selon la musique des sphères.

L'eurythmiste s'adonne par son art à la vérité musicale, et ce n'est pas lui qui contraint le thème de la musique à sa fantaisie, mais la puissance de la musique qui s'immisce en lui. Cette puissance de la musique est la musique pure, qui s'élève d'elle-même des sons, disposés sur les notes d'après les lois universelles. Il y a dans cet ordre d'idées une grande concordance entre les sept notes de la gamme, les sept couleurs de l'arc-en-ciel, les sept voyelles de la parole, qui ont une répercussion dans l'âme et la vie organique de l'humanité. Le corps vibre à l'unisson de chaque son, qui se dispose d'après l'espace d'évolution. L'expression des sons, des accords et des intervalles est rendue par les bras, suivant que progresse la musicalité ambiante, qui se mesure cadencée de par les rythmes, tant musicaux qu'organiques, grâce à la ligue des instruments et du thème de l'œuvre exécutée. Dans cet ordre s'élabore l'Eurythmie musicale, qui transpose le chant visible de la musique.

Carlo SAINT-ALEX.

## LA SEMAINE MUSICALE

**Théâtre Antoine.** — *Quand on a vingt ans*, opérette en trois actes de M. Raoul PRAXY ; musique de M. Michel EMER.

Deux figurants de cinéma, l'un grimé en préfet, l'autre en ministre, tournent un voyage officiel dans une petite gare provençale. Appuyés l'un contre l'autre, ils s'endorment sur un banc. Le train qui emporte le reste de la troupe les oublie là dans leurs oripeaux honorifiques. Un employé les découvre au petit jour et court prévenir le maire du lieu. Les voici pris au sérieux. Un cortège burlesque s'organise. Le pays est en émoi. Réception chez la grande dame du patelin, qui n'est autre qu'une star jeune, en rupture de camera et voilée sous la coiffe austère d'une pieuse quadragénaire. Notre jeune ministre, qui n'a en fait que vingt ans comme elle, accroche au corsage de cette pseudo-vertu la médaille de l'encouragement au bien. Champagne. Sur un charmant ensemble vocal, on s'en va au lit. L'aube trouve le faux préfet couché avec la bonne et le faux ministre étendu aux côtés de la fausse grande dame. L'arrivée du vrai préfet met fin à la supercherie. Mais on a vingt ans, c'est-à-dire l'âge où la vie fait à l'homme un crédit illimité. Alors tout s'arrange, après quelques joyeuses péripéties. Le faux ministre redevient jeune homme du monde, la pauvre grande dame retourne à l'écran. On se retrouve pour s'aimer encore.

La musique de Michel Emer cerne d'un trait souple et tendre, malicieux aussi parfois, jamais lourd ni maladroit, cette amusante aventure. Elle est d'une toute aimable jeunesse, elle aussi, et très heureusement insoucieuse de paraître plus qu'elle n'est. On cède sans résister à sa pétulance avivée d'esprit. On s'abandonne à la valse amoureuse, qui vous enlace si franchement et d'un bras si vert, sinon expérimenté. Nul doute que cette musique plaise.

L'opérette est montée avec beaucoup de soin et dans un tempo vif et joyeux. De jolies femmes et des hommes adroits la servent efficacement. Ce sont d'une part Eliane de Creus, bien séduisante prude de province avant de redevenir la glorieuse Liane de Katjy, Mado Mailly, dont on comprend qu'elle ait tourné la tête d'une compétence comme le baron Conrad de Mirecourt, Nina Myral dans le rôle de Totte. D'autre part, il faut complimenter M. Lestelly, fort élégant ministre et qui chante le couplet avec grâce, d'une voix un peu blanche, M. Louis Blanche d'un comique excellent et truculent dans le rôle du vieux baron, M. Carette, qui sait donner un accent personnel et humain au personnage du pseudo-préfet, M. Henry Houry, qui joue avec beaucoup de tenue le rôle du vrai. L'auteur au pupitre. On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.

Roger VINTEUIL.

Le Théâtre du Petit Monde a fait sa réouverture à la Salle d'Iéna avec une représentation des *Mémoires d'un Ane*, donnés dans une version toute nouvelle et abondante en péripéties pittoresques, de M. Fernand Rouvray. Fort bien interprétée et montée avec soin au point de vue de la mise en scène, cette comédie a obtenu le plus vif succès. Elle était accompagnée sur l'affiche par le *Bon Roi Dagobert*, de M<sup>me</sup> Juhel et M. Jean Chemal.